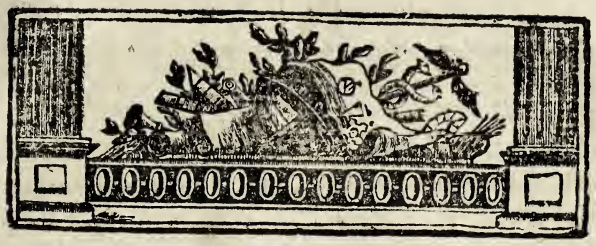
F.P.H. 1809
Cac
Fic
25409



DISCOURS

SUR

LES SOCIÉTÉS LITTÉRAIRES.

PAR J. F. SOBRY.

PERSONNE ne met aujourd'hui en problême l'utilité des sciences et des arts chez les nations qui s'accroissent. Il y a plus : la nécessité en peut être démontrée. L'établissement des sciences et des arts est l'effet d'un nombreux concours d'hommes; et il est en même tems la régularisation de ce concours d'hommes nombreux. A mesure que les sociétés humaines deviennent plus populeuses, il faut qu'elles deviennent, et plus instruites, et plus disciplinées, et

THE NEWBERRY
LIBRARY

plus occupées, pour qu'elles ne deviennent pas orageuses et impratiquables. Une grande nation où les sciences et les arts ne seroient pas florissans, seroit bientôt rendue à la férocité, à l'indiscipline, à la confusion : elle seroit bientôt, par elle ou par ses voisins, rappellée à l'état premier de solitude, d'incivilisation, de détresse, des peuples barbares. Mais la nature elle-même met ordre à ce besoin; et les peuples se trouvent doués d'un certain sens général qui leur fait désirer l'instruction, à mesure qu'ils se sentent multiplier. Ils sont portés à se donner des moyens de civilisation, en proportion de ce qu'ils se voient augmenter en moyens de froissemens. Plus le nombre des rouages s'accroît dans les machines politiques, plus il devient indispensable d'en adoucir les frottemens : et les arts sont cette onction salutaire qui conserve ces corps dans un mouvement heureux. Trois choses amènent donc nécessairement les sciences dans une nation nombreuse, l'aptitude à les posséder, le désir de les posséder, le besoin de les posséder. Le nombre des hommes les facilite : l'instinct du peuple les appelle : la politique les ordonne.

C'est par toutes ces raisons que le jour des beaux arts commence toujours à poindre au milieu des nations, lorsqu'elles commencent à se concentrer, lorsque plusieurs années d'habitudes suivies, de communications intimes, y mettent les hommes en état de nourrir leurs idées, en état d'ajouter à leurs conceptions d'autres conceptions, à leurs progrès les progrès de ceux qui les ont précédés et de ceux qui les

entourent. Le génie de l'intelligence s'échauffe alors par gradation chez le peuple où il s'est ainsi formé; et après y avoir épuisé tous les moyens de perfection et d'accroissement, il en va chercher encore chez les peuples étrangers et chez les peuples anciens. Il met à contribution la mémoire et l'éloignement. Il s'attribue tous les tems et tous les lieux. Il s'approprie bientôt l'univers, à qui il rend en résultats utiles, ce qu'il en a emprunté en recherches curieuses. Et la nation qui est le foyer de ce sublime développement, en consolidant ainsi sa propre existence, devient par un irrésistible ascendant, l'honneur de l'humanité, le flambeau des siècles, l'arbitre du monde.

Tels ont été plusieurs peuples dont la mémoire s'est plus ou moins perdue dans l'enfoncement des tems. Telle on entrevoit qu'a été l'Inde et la Chaldée. Telle on sait qu'a été l'ancienne Egypte. Telle on voit qu'a été la Grèce, Rome antique, l'Italie et la France moderne. Chez toutes ces nations, l'établissement des sciences et des arts a été amené par l'accroissement de la population, lorsque cet accroissement y a été réuni à un gouvernement assez solide pour donner une garantie sûre aux opérations de l'esprit. Et dans toutes ces occurences, les arts ont fourni, soit aux princes, soit aux peuples qui les ont fait fleurir, des moyens de gloire, de bonheur et de prééminence. La législation, les succès militaires, la perfection de l'agriculture, l'accroissement du commerce, ont toujours alors accompagné le progrès des sciences; parce que le génie de l'intelligence étant le plus grand développement de l'énergie

humaine, cet excessif développement amène nécessairement, chez les nations où il s'opère, tous les avantages sociaux.

C'est en vain qu'on opposeroit à ces vérités éternelles la belle déclamation de J. J. Rousseau, sur le danger des sciences. L'évidence de nos positions, leur parfait enchaînement, leur liaison avec les faits, triompheroient sans peine de ses éloquens sophismes. En prenant la centième partie d'une figure, et par son côté défectueux, on aura beau me dire qu'on a été sûr dans ce qu'on a vu, et vrai dans ce qu'on a tracé, on ne m'aura point convaincu que la figure entière est difforme. Et celui qui, en la montrant dans son entier, en fait découvrir les perfections en même tems que les défauts, est celui qui en fait le véritable portrait. Rousseau semble avoir essayé sur ce sujet paradoxal, ses puissans moyens de démolition, qu'il a si supérieurement employés depuis à détruire de véritables erreurs. Aussi dans ce premier morceau, son éloquence n'est que l'éloquence de l'art : c'est dans ceux qui le suivent seulement qu'elle devient l'éloquence de la nature.

On ne peut donc pas nier que les arts ne soient nécessaires aux sociétés humaines, et que ce ne soit par les raisons que nous venons de découvrir, qu'ils s'établissent parmi les peuples. Examinons à présent par quels moyens particuliers ils s'y propagent, s'y entretiennent, s'y exercent, s'y épurent.

Nous avons trouvé que c'est par la facilité et par la continuité des communications que s'établissent les sciences et les arts ; et nous allons trouver qu'ils ne

s'entretiennent et ne se propagent encore que par la facilité des communications. Il faut que l'intelligence s'aiguise par les frottemens : il faut que ce qui peut rester de faux ou de hasardé dans le jugement se rectifie par les contradictions. Les applaudissemens, la critique, les encouragemens, l'estime du grand nombre, poussent les hommes capables au maximum de leurs facultés. Les grandes sociétés enfantent les grands hommes ; et il faut convenir qu'on voit peu de génies se développer dans des déserts. Si donc c'est dans les nations populeuses que s'établissent les sciences et les arts, l'on peut très-bien observer que c'est dans les points les plus populeux de ces mêmes nations, que les sciences et les arts se perpétuent et se perfectionnent.

Au sein de ces endroits populeux, il faut qu'il se trouve encore des points particuliers où puissent se rencontrer, se provoquer, se mesurer ceux qui suivent la noble carrière de l'intelligence. Il faut que les savans, les artistes, les poëtes se connoissent, se rencontrent, se recherchent, comme il faut que les athlètes fréquentent les cirques et les arènes.

De-là sont nées ces sociétés qui, dès que les peuples se sont portés aux sciences et aux arts, se sont établies dans les principaux lieux où on les cultivoit. De-là les écoles Ionique et Italique ; de-là tous les gymnases chez les Grecs et chez les Romains. De-là se sont formés en Egypte les Musées, dans Athènes les sociétés du Lycée, du Portique et des jardins d'Académus. C'est-là que l'on voyoit Socrate mêler l'étude de la sagesse

à la pratique de la sculpture, Platon les exercices athlétiques aux discussions philosophiques, le sculpteur Phidias écouter l'orateur Périclès, le sage Phocion consulter l'austère Xénocrate, Alexandre honorer Apelle, s'étonner devant Diogène, Zeuxis et Parrasius se faire de glorieux défis où le vainqueur relevoit le mérite du vaincu. C'est-là que tous les genres de sciences, d'arts, de talens se mêloient, se mesuroient, s'encourageoient; car tous les talens ont un point de contact qui les lie, qui les renforce, qui les rehausse; et la science chez un peuple est comme un vase à plusieurs embouchures : on ne peut augmenter la liqueur dans une, qu'on ne la fasse monter en proportion dans toutes les autres.

C'est ainsi que dès que les sciences et les arts ont commencé à se cultiver parmi nous avec une certaine suite, se sont formées les sociétés particulières de Renaudot, de Port-Royal, et de l'hôtel de Rambouillet, d'où sont sorties toutes les académies. C'est ainsi que lorsque les orages de la plus terrible des révolutions ont, pendant un terme toujours trop long, éclipsé parmi nous les sciences et les arts, en fermant tous les asiles publics qui leur étoient ci-devant ouverts, les savans et les artistes ont cédé au besoin de se rapprocher, en se rassemblant dans ce Lycée souterrain, Crypte sainte et à jamais chère aux sciences, où s'est entretenu dans Paris désolé, le feu sacré des arts, au milieu de toutes les tempêtes conjurées pour l'éteindre. C'est ainsi que dès que la révolution françoise s'est régularisée par

l'établissement d'un gouvernement républicain, se sont formées plusieurs sociétés libres d'artistes, de savans, de littérateurs, qui, tous viennent s'empresser à l'envi de réparer les ruines du sanctuaire des arts, et de le réédifier pour le transmettre à nos neveux avec plus de perfection, de splendeur et de solidité.

Enfin la nécessité des assemblées littéraires a été tellement reconnue dans tous les tems, et par l'ancien régime lui-même, qu'indépendamment des académies, il avoit encore des universités, des congrégations, des colléges; et il n'existoit pas de maison religieuse où il n'y eut une salle d'exercices littéraires, fréquentée d'époques en époques, non-seulement par les savans des autres maisons, mais souvent par les parlemens, par les Corps de ville, par les Princes et par les Grands. Ces assemblées, qu'on le remarque bien, étoient exclusivement consacrées à s'exercer dans les sciences utiles au clergé. Eh bien! le soin que l'ancien régime prenoit contre le peuple : il faut incontestablement que dans le nouveau régime on le prenne en faveur du peuple. Il faut que le régime républicain entretienne aussi des assemblées littéraires pour la conservation, pour la propagation, pour l'encouragement des sciences; mais il faut que ces assemblées soient consacrées toutes entières aux progrès des sciences utiles à la justice, à la raison, à la culture des sentimens libéraux. Il faut qu'aujourd'hui le peuple puisse s'instruire dans l'organisation de la liberté, comme on avoit soin de l'instruire autrefois dans l'organisation de la dépendance; car la liberté sans discipline ne seroit encore que de la confusion.

Vous le voyez, hommes que l'amour du beau, l'esprit d'ordre et la passion des grandes choses rassemble ici, je n'ai pu vous développer la nécessité des sciences, et vous en rappeller les progrès chez les François, sans vous démontrer les justes motifs de votre rapprochement. Mais ce n'est pas assez de vous justifier ce rapprochement généreux, et de lui concilier toute l'estime qu'il mérite, vous voulez travailler à le rendre aussi utile que son essence le comporte; vous voulez le garantir de tous les dangers que l'excès, même des meilleures choses, entraîne. Enfin, vous voulez en retirer le plus qu'il est possible d'avantages pour les arts, sans y donner prise aux abus et aux inconvéniens.

Il est trop vrai : le mal est par-tout à côté du bien : le plaisir et la douleur se donnent la main, disoit Socrate : les institutions les plus désirables ont des côtés abusifs ; et elles peuvent aller contre leurs fins, si l'on y laisse les abus prédominer. Plusieurs académies sous l'ancien régime étoient devenues des corps tyranniques, dominateurs, exclusifs. En ne donnant leur faveur qu'à ceux qui suivoient les routes qu'elles se permettoient de prescrire, elles mettoient des entraves au génie, et donnoient sans cesse le change à l'opinion publique, cette opinion sacrée qu'elles n'auroient jamais dû qu'éclairer et respecter. Les membres de l'académie françoise, sur-tout, ne se croyoient liés que pour former un préjugé en leur faveur, et pour défavoriser tout ce qui ne leur appartenoit pas. Contens du suffrage qu'ils s'étoient donnés, ils s'appliquoient

par mille cabales à ôter au suffrage public son influence, lorsque le suffrage public se portoit sur ce qui leur étoit étranger. *Nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis*, étoit devenu le cri de guerre de ces entrepreneurs littéraires. Le secrétaire perpétuel étoit le général qui conduisoit le système politique de cette troupe serrée de dépréciateurs et de jaloux. Dès leur origine ils ont tenté d'étouffer le Cid. Ils ont voulu éloigner Boileau ; et il a fallu l'ordre absolu et despotique de Louis XIV, pour les forcer à recevoir dans leur sein ce législateur du goût. Ils ont exclu Molière, Rousseau, Piron, Diderot. L'insignifiant Laharpe y étoit appelé à vingt ans : l'énergique Lebrun n'y étoit pas encore admis à soixante. Et quand cette académie s'agrégeoit enfin les talens marqués, elle avoit soin que ce ne fût que dans un tems où leur réputation étant plus que faite, cette admission devenoit inutile à leur développement, et ne faisoit qu'attirer sur le corps où ils entroient l'éclat de leur célébrité. Les prix même qu'ils proposoient étoient chez eux des moyens de domination, souvent de plagiat. Quand un d'eux avoit dessein de traiter une matière, ils la proposoient pour prix. Toutes les dupes envoyoient leurs idées : on les recueilloit : on déclaroit que personne n'avoit mérité le prix ; et quand la proposition étoit oubliée, on voyoit paroître l'ouvrage de l'académicien, dans lequel des gens de lettres écrasés, réclamoient en vain ce qui leur appartenoit. Elle étouffoit également au dehors tous les ouvrages naissans qui renfermoient quelques idées neuves. Les censeurs royaux, les jour-

nalistes, dont elle disposoit, fermoient toutes les bouches de la renommée aux auteurs à conceptions nouvelles ; et quand un académicien avoit eu le tems de s'emparer de la découverte, toutes les trompettes académiques annonçoient le moment où l'ouvrage du confrère alloit être lancé ; les libraires répondoient au signal, et le public passif achetoit, lisoit sur parole. Les académiciens étant ainsi investis de la faculté exclusive de donner des brevets de renommée, il falloit une sorte d'insurrection de la part du public pour faire percer ceux qui avoient mérité sa faveur. Celle de l'académie n'étoit accordée qu'à la bassesse, à une longue servitude et à la profession prouvée du plus entier dévouement à son esprit de corps. Enfin, cette académie unique et privilégiée, étoit devenue le foyer de toutes les intrigues, que l'esprit de domination peut inspirer à la médiocrité. Et l'on peut dire que si le génie est venu s'y rendre, entraîné par la constitution envahissante de ce corps : le génie n'y a jamais accru ses moyens. Enfin, les anciennes académies se sont rendu le génieutile : elles n'ont jamais été utiles au génie.

L'esprit des sociétés littéraires du nouveau régime doit être précisément le contraire de cet esprit d'exclusion, de domination et de découragement. Et c'est pour éviter tous ces maux que nous cherchons à donner à nos nouvelles réunions littéraires des bases plus solides et plus grandes ; c'est pour ne jamais ressembler aux anciennes académies, que nous sommes jaloux de nous assujettir à des principes qui puissent nous rame-

ner à notre but d'utilité, si des intrigues particulières, telles que celles que nous venons de tracer, nous en écartoient jamais.

Quelles sont les causes des abus dont les sociétés littéraires de l'ancien régime ont été le foyer? On les trouve dans leur trop grande affinité avec l'autorité, dans leur esprit d'exclusion, dans la détermination de leur nombre, dans la perpétuité de leurs secrétaires, dans la prétention de leurs membres d'être seuls écrivains reconnus, écrivains maîtres, privilégiés et dominateurs.

Oui, citoyens, c'est le plus grand obstacle à ce qu'une société littéraire soit ce qu'elle doit être que son identité avec l'autorité. L'autorité de la raison perd toute sa grace persuasive, toute sa force de conviction, là où l'autorité active la déploie et la commande. La raison, le goût, le savoir doivent se montrer indépendans de la puissance distributive. Cette puissance ne doit appuyer les sciences et les arts que par ce sentiment commun qui entraîne a leur suite tout l'ordre social. Sans cette sage réserve, leur douce influence se change bientôt en système exclusif, en esprit de domination et de persécution, en préventions et en priviléges : toutes dispositions antipathiques aux sciences, et mortelles aux arts, ces nobles enfans de l'indépendance.

Fixer le nombre des membres des sociétés est encore une disposition absolument contraire à leur esprit, à leur but, à la raison. Le nombre des hommes méritans et capables de coopérer aux progrès des arts peut être

infiniment petit, ou infiniment grand selon les momens ; et il est aussi inconséquent d'en trop avouer, comme d'en avouer trop peu. Ces nombres déterminés de savans avoient été dictés par l'esprit de privilége, ou plutôt étoient la précaution d'une autorité jalouse et malveillante qui se bornoit à en avouer une partie pour avoir un moyen plausible de se débarrasser du reste : astuce aussi destructive que le privilége qu'elle introduisoit.

Il résulte de ces observations que pour qu'une société de sciences et d'arts atteigne parfaitement à son but, qui est l'entretien, la propagation, la liberté des sciences, il faut qu'elle ne soit point exclusivement appuyée par l'autorité, mais que ses travaux et sa composition, en lui méritant le suffrage public, lui attirent l'appui de l'autorité. Il faut encore que le nombre n'en soit point déterminé. Il faut qu'elle ne souffre point dans son intérieur une perpétuité de fonctionnaires, ou de dominateurs qui finissent par faire d'une société leur propre chose, et qui détournent, par la continuité de leur influence, au profit d'eux et de leurs protégés, ce qui ne doit tourner qu'à l'avantage des arts et de la patrie. Telles paroissent devoir être ses principales dispositions négatives : à l'égard de ses intentions positives, ce n'est pas en se faisant des lois minutieuses qu'elle doit les établir, mais en se formant à elle-même un bon esprit, et en s'arrêtant à des vues générales, grandes et bien dirigées.

En effet, une société de savans n'a presque pas besoin de réglemens. Elle ne doit en avoir que pour assurer

les principaux points de son existence : tout le reste doit être déterminé à chaque événement, selon l'esprit général qui l'anime. Ce sont ses mœurs et non ses statuts qui doivent la guider dans tous ses actes. Et qui donc sera plus en état dans tous les momens à se décider par des motifs de politesse et de générosité ; qui sera plus en état d'éclairer toutes ses démarches par une intelligence active, si ce n'est une société d'hommes instruits, qui, soutenus par une estime réciproque, se vouent à la culture des arts et à l'exercice des vertus ? Que nous devons peu priser ces hommes foibles qui veulent qu'on ait tout prévu pour eux ! Que nous devons être soigneux d'éloigner ces hommes impérieux qui veulent tout prévoir pour les autres ! On conçoit que nos anciens moines, déterminés à une abnégation indéfinie, destinés à être mineurs jusques dans leur vieillesse, avoient besoin d'être conduits dans tous leurs pas par une règle pusillanime ; mais des artistes et des savans ne doivent avoir pour règle que la raison et l'honneur dont ils sont essentiellement les organes, les conservateurs, nous osons dire les oracles.

Cet esprit général qui doit guider une société savante est le développement des talens, l'encouragement des talens, la notoriété des talens. Oui, citoyens, tout ce qui se fait remarquer par un vif désir de cultiver les sciences et les arts, tout ce qui montre quelques moyens d'y réussir, doit être accueilli dans une société savante. S il est à la connoissance d'un de ses membres qu'il y ait quelque talent défavorisé par les circonstances qui ne puisse se produire faute

de moyens d'émulation ou de notoriété, il faut qu'il l'amène dans sa société, qu'il l'y fasse siéger, pour qu'il y reçoive avec éclat, de la main des amis des arts, les couronnes que méritent ses efforts, ces couronnes encourageantes où n'osoit prétendre sa modestie, où ne pouvoit atteindre son isolement.

Sans doute il importe d'encourager et d'accueillir ceux qui se portent à produire; mais il est reconnu que les sociétés littéraires ne doivent point exiger de leurs membres des travaux périodiques ou contraires à leurs volontés. Ce seroit les condamner à une médiocrité forcée que de les provoquer à des efforts que leur génie n'avoueroit point. Tel ne doit produire un bon ouvrage qu'à la fin de sa vie : tel n'en a pu enfanter qu'un dans sa jeunesse : et tel doit toute sa vie *imiter de Conrard le silence prudent*, qui n'en est pas moins dans une société littéraire un excellent juge, un bon conseil, un savant critique, un propagateur éclairé des arts.

Il est nécessaire aussi, sans doute, que, dans ce qui constitue cet esprit général d'une société savante, on convienne des qualités principales que doivent avoir ceux qui peuvent être admis dans son sein; et la plus grande difficulté qui se présente est le contact incommode des amours-propres. L'amour-propre est à beaucoup d'égards inséparable de la culture des arts. Ainsi ce n'est point l'abnégation de l'amour-propre que nous devons exiger de nos sociétaires, c'est la certitude d'un bon cœur qui compense tous les inconvéniens de cet amour-propre souvent utile. Nous devons demander pour qua-

lité essentielle à un candidat un excellent cœur, un cœur capable de pardonner tous les froissemens de l'amour-propre, un cœur expansif et passionné pour les progrès de la science, un cœur qui le porte à aimer les succès de ses confrères comme il peut désirer qu'on aime les siens, non-seulement pour l'artiste, mais pour l'art dont il faut qu'il soit idolâtre par-dessus tout. L'esprit de nos liaisons doit donc être un esprit édifiant et organisateur, et non un esprit de rétrécissement et de destruction. Il faut qu'en se rencontrant l'un l'autre, chacun puisse dire avec l'émotion du plaisir ; l'un : *Voilà un ami généreux qui a développé mon talent* ; l'autre : *Voilà un talent que j'ai eu le bonheur de donner à ma patrie.*

Une société savante ne sauroit jamais assez se circonscrire dans les matières qui sont de pure instruction. Les arts, les lettres, tout ce qui est relatif aux connoissances humaines est de son ressort : elle doit s'éloigner de tout ce qui tient aux agitations des Etats. On y peut sans doute aussi parler politique et religion, mais comme science seulement, et jamais par application aux circonstances. Si elle veut se conserver pour la patrie, et même préserver ses membres des orages et des persécutions, il lui importe de rester, comme les armées, constamment attachée aux institutions, sans prendre couleur dans aucun parti. Souvenons-nous que nous avons perdu Ramus et Goujon à la St.-Barthélemy, et en eux les élèves qu'ils eussent faits, les chef-d'œuvres qu'ils eussent produits. Appelons sur les arts cette noble déférence des Grecs qui

épargna dans Thèbes en feu, la maison de Pindare, et respecta dans Rhodes assiégé, l'atelier de Protogène. *Je sais que vous êtes l'ennemi des Rhodiens et non l'ennemi des arts*, dit avec confiance ce peintre célèbre à Démétrius, et ce langage fut entendu. Gardons-nous encore de scruter les divers degrés de patriotisme dans un tems de crise, où cette recherche peut servir de prétexte à des divisions dont les arts souffriroient. Un artiste, comme un soldat, est toujours patriote. Celui qui défend sa patrie par son courage, et celui qui l'embellit par ses talens, est patriote par le fait, et n'a rien à ajouter à d'aussi brillantes preuves.

Il importe sans doute encore à la prospérité d'une société littéraire de réunir un très-grand nombre de membres. Ce n'est que par le nombre qu'elle peut entretenir sa liberté et donner de l'éclat à ses travaux. C'est dans les conciliabules que se plaît la médiocrité : c'est par la concentration que naît la tyrannie. Et pour ne point mériter l'apostrophe toujours imminente de Molière, il paroît essentiel de ne jamais donner un artiste à juger exclusivement à ceux qui cultivent le même art. Défions-nous de l'infirmité humaine. Souvenons-nous que c'est pour résister aux passions que nous nous unissons, et non pour leur donner de la force. Ne mettons donc pas trop l'amour des arts aux prises avec l'amour-propre : sauvons au contraire l'un des atteintes de l'autre. Et si nous donnons l'ouvrage d'un artiste à examiner et à rapporter à un artiste du même genre, comme plus instruit, que la généralité se

réserve toujours le jugement définitif, comme plus impartiale. Vainement s'écrie-t-on qu'il est contre le sens que les peintres soient jugés par les poëtes, les poëtes par les peintres, et les savans par les uns et par les autres. L'expérience, plus forte que tous les raisonnemens, prouve que c'est-là le seul moyen d'avoir de bons jugemens. Parce que, si tous ces hommes paroissent aller à des buts divers, le sentiment qui les y porte est le même dans tous : et quand ils sont réunis, ce sentiment les éclaire également tous, pour reconnoître réciproquement leurs efforts et leurs succès.

Les Anglois, ce peuple que la nature a fait secondaire, et que l'envie de nous égaler a quelquefois rendu peuple supérieur, les Anglois ont senti la nécessité des sociétés savantes. Ils en ont créé plusieurs dans leur île, et il faut convenir qu'à force de soins pour pousser cette institution à sa plus grande utilité, ils l'ont portée à un plus haut degré que nous. La société royale de Londres est la compagnie du monde où l'esprit de propagation et de conservation des arts est le plus fortement imprimé. Cette société, composée de plus de sept cents membres, réunit tous les talens et et tous les riches amateurs de l'Angleterre. C'est-là que l'un s'efforce et que l'autre soutient : que l'un mérite et que l'autre récompense : que l'un produit et que l'autre propage. Il ne manque rien à cette société que des hommes premiers. Si elle étoit transplantée à Paris avec les talens que la France renferme, il est incontestable qu'elle y auroit l'empire

des arts, et qu'aucune école du monde n'en auroit jamais égalé les produits. Si jamais une pareille société s'établit parmi nous, et que les encouragemens utiles cherchent enfin à s'y réunir aux encouragemens de célébrité, il ne faut pas douter que ce ne soit la société la plus libre, la plus énergique, la moins exclusive qui ne soit destinée à en former le centre. C'est un pareil établissement que nous appellons à grands cris. Et nous pourrions nous flatter d'avoir bien mérité de la patrie, si notre vœu en provoquoit l'établissement réel, ou en étoit seulement l'occasion indirecte.

C'est pourquoi nous ne devons point trop écarter des sociétés savantes les hommes qui n'ont rien produit, lorsque leur amour pour les sciences les y porte. Ce sont alors leurs mœurs, leur savoir, leurs moyens d'encouragement, leur zèle prouvé pour les arts qui déterminent leur admission. Car les arts n'existent pas pour les arts, mais pour le peuple. Et ce seroit bien en vain que d'excellens esprits les cultiveroient, si l'on ne donnoit pas aux hommes distingués parmi leurs concitoyens, les moyens de s'initier à la connoissance de ces arts si estimables, pour les soutenir, pour les honorer, pour les rendre bientôt, par leur généreuse entremise, l'occupation de plusieurs, le partage de tous, l'amour et la gloire de la nation.

L'esprit méthodique de ces mêmes Anglois, qui a eu son plus grand développement dans leur chancelier Bacon, a produit l'arbre raisonné des sciences, qui sert excellemment sans doute à les caser, à les distinguer, à les diviser, à les rapprocher. Diderot et Da-

lembert en ont formé, en le poussant plus loin encore, leur arbre encyclopédique. Cette division quintescenciée sert encore de base à la nouvelle encyclopédie méthodique : et elle a d'utiles applications sans doute. Mais ne semble-t-il pas que cette minutieuse et décomposante habitude nous a accompagnés trop loin, et sur-tout qu'elle a trop présidé à la nouvelle formation de nos sociétés littéraires. Il en est qui ont divisé leurs membres en autant de classes que l'arbre des sciences offre de branches : ce qui concentre les sociétés, au lieu d'en communaliser, si j'ose ainsi parler, les facultés : ce qui leur fait perdre enfin toute la faveur de leur nombre. Ces divisions ne sont tolérables assurément que dans les premières leçons des élémens des connoissances humaines. Mais la profession de ces mêmes connoissances exige un grand rapprochement et un grand mélange dans toutes. La nature a fait, il est vrai, des classes dans le principe des choses, mais elle a mis ensuite tant de diversité dans leur distribution, qu'on voit qu'elle s'applique par-tout à faire disparoître les divisions. Les Grecs, ce peuple qui a porté le plus loin le sentiment délicat des sciences, faisoit régner Apollon sur tous les arts, et neuf Muses, toutes sœurs, toutes déesses, s'en partageoient les imperceptibles subdivisions. Cette idée respiroit la grace, l'union, la vie. C'est donc avec raison que nous nous sommes déterminés à laisser les sèches distinctions, les classes, les tiroirs, à ces tristes Anglois qui les ont accrédités, pour revenir aux exemples des Grecs, pour revenir à la nature.

C'est de cette manie des subdivisions et des classes que sont nés ces éternels comités, ces innombrables commissions qui depuis dix ans paralisent, décomposent, annullent toutes nos assemblées, qui, à mesure que nous nous élançons vers l'ordre, nous font reculer dans le cahos. On nomme plusieurs commissaires pour bien faire : on augmente le nombre des commissaires pour mieux faire. Comme si la nature faisoit quelque chose par commissaires. Comme si tous les commissaires du monde et toutes les académies rassemblées pouvoient faire un vers de Corneille, une fable de Lafontaine, une tragédie de Racine, un tableau de Poussin. Non, il faut, pour produire quoique ce puisse être dans les arts, l'intention vigoureuse de l'unité. Les assemblées sont destinées à donner aux artistes les moyens de se connoître, de s'encourager, et non à les faire travailler en commun, comme quelques absurdes novateurs l'ont si ridiculement prétendu.

C'est en vain qu'on nous objecteroit que ce système de l'unité tendroit à ressusciter la monarchie et seroit destructif du régime républicain. Nous avons, au contraire, tout lieu de remarquer que les Républiques bien ordonnées ont reconnu la nécessité de l'unité d'action dans chacun de leurs actes particuliers. Aucune loi romaine n'a été faite par plusieurs, si ce n'est la loi des douze tables, parce qu'elle n'étoit qu'un extrait des lois grecques. Toutes les autres ont été conçues, proposées, rédigées par un seul. Et cela est si vrai, que chacune portoit le nom de celui qui l'avoit

fait rendre. Un seul consul également, proposoit, préparoit, faisoit la paix ou la guerre, toute la puissance de l'autre sur lui se bornoit à l'examen et au veto. Une fois la proposition admise l'unité d'action étoit rétablie. Il en étoit de même à Athènes et à Sparte. Le soin des anciennes républiques se bornoit à multiplier les contrôles; elles n'avoient point été jusqu'à s'ôter la ressource de l'unité de pensée et d'action, un des plus grands principes de l'énergie et de l'excellence en toutes choses.

Ne chargeons donc jamais qu'un seul homme d'un travail essentiel : ne nommons jamais qu'un seul rapporteur pour un objet : écoutons ensuite les experts à la discussion, et faisons tout juger par la généralité : c'est-là le plus utile et le plus beau résultat d'une société savante. Gardons-nous d'étouffer ce résultat par la commissionnomanie : monstre désorganisateur, né dans nos tems de confusion, qui n'étoit propre qu'à détruire, et qui ne pourra jamais rien édifier : monstre destructeur et dépréciateur, compagnon de l'esprit absurde de nivellement, et né de la jalousie secrette qui tend toujours à ôter à un seul le mérite de bien faire, et à annuller ce mérite en le disséminant.

Un des abus de la science auquel les savans rassemblés doivent encore faire une guerre diligente, est la manie de généraliser. Tel n'est pas en état d'écrire un paragraphe raisonnable sur une science, qui entreprend de les traiter toutes. On ne trouve par-tout qu'écoliers qui rêvent des encyclopédies, que tortues qui entreprennent le tour du monde, que pygmées qui

veulent porter le ciel. C'est un délire d'extravasation, et tout échappe nécessairement à qui se promet de tout embrasser. Les sociétés littéraires n'auront donc pas peu contribué au retour de l'ordre, si elles peuvent guérir leurs membres, et de l'encyclopédimanie, et de la commissionnomanie, et de la réglementomanie, que nous dénonçons ici comme les plus dangereuses erreurs du tems; car chaque époque en offre de dominantes.

Il est à remarquer que presque tous les rassemblemens savans ont commencé chez des femmes. Aspasie à Athènes, Clémence Isaure à Toulouse, Louise Labbé ou la belle cordière à Lyon, la célèbre Laure à Avignon, Catherine de Vivonne-Dangenne de Rambouillet, si honorée à Paris, sous le nom de l'incomparable Artenice, sont les vraies fondatrices des sociétés littéraires. Il appartient à ce sexe qui aime la gloire du nôtre, qui se plaît dans l'embellissement, qui appelle la politesse, d'encourager tout ce qui nous rend plus parfaits. C'est pourquoi nous nous empressons à lui rapporter le résultat de tous nos travaux, lorsque nous les avons mis en état de paroître au grand jour. C'est alors que, dans des séances publiques et ornées, nous invitons, nous réunissons des femmes pour juger de nos productions, pour mettre à l'épreuve de leur exquise sensibilité tout ce que nous croyons pouvoir soutenir les regards du public. C'est ainsi que les femmes étoient appellées dans certains tribunaux par les Gaulois nos pères : c'est ainsi qu'elles couronnoient les vainqueurs dans nos tournois. Et c'est sur-tout aux gens de lettres qu'il appartient, après ce sommeil des

bienséances, de rappeller que le sol que nous habitons a de tems immémorial présenté des femmes souveraines à qui nous avons dû les mœurs douces qui nous ont rendus heureux, c'est à eux à nous rappeller que les tems de nos infortunes ont toujours été ceux où elles ont été moins honorées. Oui ! les femmes françoises ont autant entretenu l'émulation dans l'intérieur de l'Etat qu'elles nous ont fait déployer de courage à l'extérieur. C'est à nos femmes que nous devons la plupart des prodiges d'intelligence et de vertu qui nous ont illustrés. L'artiste, comme le guerrier, voit dans sa mère, dans sa sœur, dans son épouse, dans sa maîtresse, sa patrie et ses divinités : et le plus grand homme ne jouit jamais mieux de ses lauriers, que quand il les met aux pieds d'une femme qu'il chérit.

C'est par cet heureux concours que les sociétés savantes font perdre aux lettrés et aux artistes qui les suivent, cette aspérité, cette rudesse, qui trop souvent laissent à désirer dans les talens trop séquestrés. C'est en se réunissant dans des sociétés choisies que les hommes acquièrent cette urbanité, cette politesse qui les rend accomplis, cette civilisation par excellence, cet atticisme qui a distingué et signalé les Grecs d'Athènes, et dont le foyer ne peut se retrouver désormais chez les François que dans des sociétés suivies entre les savans, les gens de lettres et les artistes. On ne sauroit donc trop le répéter : tout doit être soutenu par l'exemple : tout doit être épuré par les comparaisons : tout doit être animé par l'émulation : tout se détruit ou s'affoiblit par l'isolement. La vertu soutient la vertu : le talent augmente le talent :

549

l'embellissement appelle l'embellissement. Et les lettrés, comme les artistes, sont les premiers anneaux de cette chaîne de fleurs qui doit tout réunir, tout entretenir et tout parer dans l'ordre social.

Après avoir développé dans le commencement de ce discours la nécessité des sciences et des arts chez les grands peuples, nous sommes parvenus à reconnoître l'indispensabilité du rapprochement des savans et des artistes. Ces vérités nous ont conduit à découvrir les points de contact que les sociétés littéraires ont avec l'ordre public. Le souvenir des abus des sociétés littéraires de l'ancien régime nous a fait rechercher les moyens de les éviter. Et cette matière se trouvera ici complettement traitée, si nous avons bien déterminé les principes auxquels nous devons nous fixer pour faire, en nous rapprochant, le bien des arts, sans jamais les gêner ni les contraindre dans leur marche généreuse et volontaire. Une sage économie une fois établie dans la culture des sciences, présentera partout à l'activité d'intéressantes occupations, à l'intelligence des succès dignes de l'enflammer, à la patrie entière moyens de gloire, de bonheur et de paix.